

**L'été de mes 17 ans**  
*Call Me By Your Name* de Luca Guadagnino

Frédéric Bouchard

---

Volume 36, Number 1, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87057ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Bouchard, F. (2018). Review of [L'été de mes 17 ans / *Call Me By Your Name* de Luca Guadagnino]. *Ciné-Bulles*, 36(1), 49-49.



## Call Me By Your Name

de Luca Guadagnino

### L'été de mes 17 ans

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Pendant les années 1980, Elio (Timothée Chalamet), un jeune homme de 17 ans, fait la connaissance d'Oliver (Armie Hammer), un universitaire américain qui vient habiter pendant quelques semaines dans la villa de ses parents en Italie. D'abord réticent à la présence de cet homme, assistant de recherche de son père, l'adolescent développe petit à petit une profonde attirance pour le visiteur. Au fil de leurs rencontres et de leurs escapades, ils vivront une intense passion amoureuse secrète.

Adaptant le roman d'André Aciman, Luca Guadagnino dépeint d'abord une histoire d'amour charnelle et intellectuelle. Avant de s'abandonner à leurs pulsions, les deux hommes conversent, s'approprient et se taquent. C'est qu'Elio ne se pose pas trop de questions *a priori*. Il est trop occupé à séduire sa copine Marzia. Mais lentement, l'adolescent prend conscience de son désir sexuel. Et le cinéaste italien le capte à travers une complicité qui s'intensifie entre les deux jeunes hommes. C'est lors d'un étonnant plan-séquence, où les travellings latéraux rompent résolument avec la forme plus conventionnelle de la mise en scène jusque-là utilisée, que s'exprime le renversement de leur dynamique: Elio

déclare sans détour son affection pour le jeune homme de 24 ans.

Les corps perpétuellement dénudés d'Elio et d'Oliver sous le soleil de la Lombardie — que Guadagnino filme tels deux David — se couvrent pour mieux jouer la convoitise. Alors que dans sa première partie, le long métrage traduit une décadente sensualité grâce à une caméra ensorcelée par les paysages paradisiaques du nord de l'Italie et les torsos bronzants des deux hommes, la seconde pénètre dans leur univers sexuel, tantôt avec une surprenante pudeur, tantôt à travers un puissant érotisme. En effet, la caméra de Sayombhu Mukdeeprom fuit les amants lors de leurs premiers ébats, alors que la fameuse scène de la pêche se révèle plutôt explicite, comme si le Guadagnino préférerait protéger l'intimité de cette liaison et accentuer l'éveil homosexuel du héros. C'est aussi cette transformation que met en scène l'Italien, celle d'un jeune homme qui s'épanouit dans son identité en passant d'une inoffensive naïveté à une inébranlable assurance, parfois même à une délicieuse arrogance face à son objet de désir.

Ce n'est pourtant pas l'avenue de l'histoire du passage à l'âge adulte qu'emprunte le cinéaste, plutôt celle de la chronique intimiste. Elio devra payer le prix de cet amour interdit dont l'issue est annoncée

dès l'arrivée d'Oliver par la fin de son séjour. Mais contre toute attente, ce n'est pas à partir de la révélation de leur idylle faussement scandaleuse que se creusent les blessures. Au contraire, lorsque les parents saisissent la nature de leur rapport, les deux hommes sont accueillis avec sensibilité. Le père d'Elio, plus précisément, témoigne de son inépuisable empathie dans un déchirant et émouvant monologue à son fils sur la passion amoureuse. À cet instant, les maîtres de la maison s'affichent comme de véritables figures progressistes.

La douleur dans **Call Me By Your Name** est beaucoup plus intime. Guadagnino a choisi d'écarter complètement le narrateur du récit original au profit du pouvoir évocateur des images, en plus de réduire la lente conclusion du roman à un poignant dénouement. Le cinéaste se départit ainsi de tout artifice pour raconter cette histoire douce-amère, celle de la première peine d'amour. À cette image d'Elio qui tente de revigorer sa tristesse près du feu, alors que dehors s'abat la première neige, se juxtaposent les accords introduisant *Visions of Gideon*, ce magnifique morceau de Sufjan Stevens. Dès lors, l'émotion envahit le spectateur. Cette fois, il n'est plus amusé devant la danse sulfureuse des deux prétendants, pas plus qu'il ne rougit à la vue de ces corps dévorés par le désir. Il est habité par la mélancolie de l'absence qui fait assurément écho à sa propre expérience. **CB**



Italie-Brésil-France / 2017 / 130 min

**RÉAL. ET SCÉN.** Luca Guadagnino, d'après le roman d'André Aciman **IMAGE** Sayombhu Mukdeeprom **MUS.** Gerry Gershman et Robin Urdang **MONT.** Walter Fasano **PROD.** James Ivory, Howard Rosenman, Peter Spears et Rodrigo Teixeira **INT.** Timothée Chalamet, Armie Hammer **DIST.** Métropole Films